

« Messe pour la France »

par
le Cardinal Roger Etchegaray

Cathédrale de Strasbourg,
10 juillet 2005

Cette « Messe pour la France », dans la cathédrale de Strasbourg, à l'occasion de la fête Nationale, est typiquement alsacienne, inaugurée en 1967 par l'évêque aux paroles et aux gestes prophétiques que fut Mgr Elchinger auquel me liait une longue amitié depuis le Concile Vatican II... jusqu'aux montagnes de Zermatt que nous avons arpentées tous deux. Je remercie Mgr Doré de me faire l'honneur de présider une prière aussi solennelle.

Prier pour la France n'a pas cependant de simples accents concordataires. Il s'agit d'une démarche spirituelle que tout chrétien de tout pays accomplit j'ose dire finalement à l'égard de sa patrie. Car la patrie n'est pas une abstraction ou un préjugé, mais une réalité bien charnelle ; c'est elle qui permet à chacun d'assumer et d'assurer le premier et nécessaire relais entre la famille, cellule de base et toute la communauté humaine dans l'espace plus ou moins défini d'un peuple ou d'une nation.

Plus encore que la fidélité familiale, soumise à l'épreuve des générations, la fidélité à l'appartenance nationale est aujourd'hui défiée par les légitimes appels aux solidarités de plus en plus pressantes au niveau soit européen soit intercontinental. De même que, selon saint Jean « celui qui prétend aimer Dieu qu'il ne voit pas et n'aime point son prochain qu'il voit trompe et se trompe » (I Jn. 4,20), ainsi j'ajouterai qu'il trompe et se trompe celui qui prétend aimer les peuples lointains avec lesquels il ne vit pas et n'aime point son propre pays auquel il se frotte chaque jour. Notre participation active à la communauté nationale avec tous les devoirs qu'elle impose est le meilleur test de notre aspiration à l'universel. On ne peut servir son pays par saccades, aux grandes occasions de son histoire, mais dans le creux et la grisaille de la vie quotidienne. L'attachement ne relève pas d'une émotion cocardière, d'un égoïsme farouche. Plus que d'un sentiment toujours fragile et parfois aveugle, il s'agit d'une responsabilité collective et constante.

Dans le concert mondial, les nations ne sont point interchangeable, ni ne peuvent se fondre les unes avec les autres, car chacune a sa vocation propre. Maurice Blondel a écrit : « Chaque peuple a comme une idée à faire vivre dans le monde ; c'est sa raison, c'est sa mission, c'est son âme. Ame mortelle ; âme mourante parfois, faute d'action commune ; âme capable de résurrection ; âme impérissable si la pensée dont elle vit est de celles qui touchent aux intérêts permanents ou à la conscience sacrée de l'humanité... La grandeur des peuples tient au rôle qu'ils ont à jouer. Chacun, comme un organe dans le grand corps de l'humanité, absorbe la pensée des autres nations selon son propre génie, et la rend à la circulation comme une nouvelle richesse, différente en chacun et commune à tous » (L'action, t. II, pp. 279-280).

Séminariste venu du fond du Pays Basque, j'étais à Strasbourg fin juillet 1946. C'était la reprise, après guerre, d'une institution chrétienne bien française : les « Semaines Sociales » et le thème, toujours actuel, était « la communauté nationale ». C'est ici que j'ai pris conscience que la France est une personne avec ses traits particuliers. Je me souviens avoir alors acheté un des célèbres « Cahiers du Rhône » où Stanislas Fumet écrivait entre autres : « La personne France n'est pas une figure de tragédie, ce n'est pas un beau masque, un personnage décoratif : c'est quelqu'un de vivant qui, pour se ressembler, doit être peint à la fois par Fouquet et par Watteau, qui bâtit Chartres et qui dessine Versailles, qui parle de soi comme Pascal et Montaigne, qui prie comme Bossuet, qui rit comme Molière et ricane comme Voltaire, qui a deux capitaines en même temps, sainte Jeanne d'Arc et Gilles de Rais... Cette terre est paysanne, bourgeoise, chevaleresque, artisanne, juriste, cuisinière, laïque et ecclésiastique ... Vous direz qu'elle est compliquée : non, elle est complète. C'est une personne qui a eu le temps d'accumuler beaucoup de choses, mais qui ne s'est pas contentée de les emmagasiner : elle a eu des siècles pour trier, pour classer les récoltes de sa culture, en faire des plats nombreux et distincts... » (Cahiers du Rhône, n° 8, 1943).

La France, c'est tout ça, croquée ici à la gauloise, campée à la hussarde. Mais prier pour la France, c'est voir tout ça d'en haut avec le regard de Dieu qui brasse, embrasse tout d'un seul geste d'amour miséricordieux. C'est nous demander où nous en sommes de la tendresse familiale que doivent exprimer les Français entre eux. Pour notre terre de France, que faisons-nous d'autre que de nous jeter à la figure quelques mottes de soupçon ou d'intolérance ?

La vocation, l'unité d'une nation ne se révèle vraiment qu'à ceux qui lèvent les yeux vers Dieu. Nous pouvons l'affirmer en toute sérénité en ce centenaire de la loi 1905 (hors l'Alsace-Moselle) sur les rapports de l'Eglise et d'un Etat qui, loin de renier sa laïcité, approfondit son devoir de faire appel à la religion comme à une force vitale pour nourrir et fortifier le tissu si fragile de la société française. Précisément, dans la lettre aux évêques de France adressée à cette occasion par Jean-Paul II peu avant sa mort (11 février, fête de N.D. de Lourdes... Lourdes qui fut son dernier voyage), le Pape développait tout ce que les disciples de l'Evangile apportent, « avec joie » soulignait-t-il, à la communauté nationale pour son plein et harmonieux développement. Et cela est d'autant plus nécessaire que tout aujourd'hui exprime la précarité, l'incertitude, voire l'angoisse d'hommes et de femmes, voire de jeunes, qui se replient dans l'éphémère et manquent d'appétit pour le futur, de goût pour cette vie que votre pasteur déploie comme une grâce infinie dans son dernier livre-entretien.

Sur la pente savonnée par la peur, où il n'y a même plus de Sisyphe à pousser le rocher de l'espoir, l'essoufflement des hommes et des idées peut faire craindre les pires abandons . Que cette Messe pour la France nous rappelle que tout au long de son histoire la France, sous le souffle de l'Esprit-Saint, a suscité de ces hommes qui poussent l'histoire à sortir de sa logique paresseuse ou fatale, des prophètes de l'espérance, posés comme des sentinelles aux créneaux pour guetter sans défaillance les signes d'une aurore, d'une résistance aux forces de mort qui ne cessent de gronder. Et où mieux qu'au cœur d'une messe le chrétien peut-il rencontrer le vainqueur de la mort, celui qui a mis à jamais l'histoire sous le signe absolu de sa Résurrection ? Oui, réjouissons-nous de suivre le Christ qui nous précède toujours et nous entraîne à ouvrir des voies nouvelles pour une France plus humaine, plus généreuse, plus solidaire.

Amen